

CHAPITRE I

Thoreau Heights

L'été, sur les petites routes étriquées de la côte est des États-Unis menant de Gourman à Bar Sargeant, la nuit tombe très lentement. Par moments, l'obscurité semble s'installer pour de bon et la voiture, flottant entre les sapins, se trouve soudain avalée par la nuit. Puis un rayon de soleil se faufile dans le rétroviseur, il éclabousse le regard. L'esprit paralysé s'agite : il sort alors de la torpeur dans laquelle il s'était glissé avec bonheur, espérant ainsi oublier la chaleur intenable de l'air. La température de l'asphalte est violente tandis que le crépuscule taquine le goudron, n'apportant pas le répit qu'il promettait. Les dernières lueurs arrogantes du jour, violettes et jaunes, viennent se vautrer sur l'habitacle robuste de la voiture. Le soleil n'en finit pas de se prélasser, même si bientôt, bien sûr, il devra se résigner à son agonie et connaîtra une petite fin certaine.

La route pénètre une clairière et les arbres se font discrets. Les ultimes faisceaux diurnes s'étirent. Ils s'amuse-
sent à rappeler que l'été n'en a pas fini de jouer avec le
feu, qu'il attise même en soirée. L'hiver, avec ses chemins
enneigés et menaçants, paraît bien loin, et la tombée
de la nuit vers seize heures alors que les branches des
arbres hurlent de douleur sous les coups du froid n'est
qu'un songe vieillot. Il faut s'abandonner à la langueur
du monde qui, durant les soirées distendues de la fin
juin, reste imperturbable face au désir de fraîcheur des
corps et des esprits. La voiture vient de traverser Trenton,
bientôt elle dépassera le Carnegie Town Information
Center, construit en rondins bruns pour appâter les
touristes blasés qui s'aventurent dans la région, en mal de
couleur locale et d'authenticité réinventée. La Nouvelle-
Angleterre est une région où les voyageurs aiment se
ressourcer. Là, sur le littoral atlantique ou dans les forêts
ancestrales, on peut oublier la civilisation et ses méfaits.
Si l'on en croit nombre de romans, on entre dans un
monde qui défie les lois du temps. La nature ne connaît
jamais le repos. Les lieux les moins fréquentés abritent
des vies qui veillent et une faune toujours en alerte. Le
coucher du soleil n'apportant jamais le réconfort qu'il
semblait assurer, l'inquiétude permanente demeure. Elle
se trouve au cœur de l'état sauvage ou encore de toute
existence brute, incapable de connaître l'apaisement.

La Jeep se rapproche du petit pont qui sépare le continent des monts Pelés tels que les ont appelés les peuples qui les habitèrent durant des milliers d'années. Ont-ils choisi ce nom à cause des sommets blancs, tout en rocailles, dépourvus de végétation, qui dominent le paysage? Les amas de pierres ont toujours fasciné les humains qui s'étonnent des physionomies lunaires que peut dessiner la croûte terrestre soumise à la folie du cosmos. L'auto est en train de pénétrer la première île qui participe à l'ensemble des monts se trouvant à l'extrémité la plus à l'est de l'État. Au volant, Merline a du mal à bien voir la route tant la lumière se jette vivement dans ses yeux pour l'aveugler. L'idée lui vient, saugrenue mais bien tentante, que tout pourrait finir là et que ce serait somme toute beaucoup plus simple. Un soulagement. Enfin! Il lui suffirait de sortir du droit chemin, de donner un grand coup de volant, de faire une splendide embardée en prétextant l'évitement d'un chien ou d'un cerf et tout s'allégerait... Qu'espérer de cette route qui la mène là où elle ne souhaite pas tout à fait se rendre et qui pourtant donne à contempler la fin d'un si beau jour d'été?

Dans moins d'une heure, l'engin tout blanc se garera devant la gigantesque entrée du manoir Thoreau Heights, construit en 1927, juste avant la Grande Dépression, par un magnat new-yorkais du chewing-gum et du

whisky qui avait voulu bâtir loin de toute civilisation un immense hôtel pour lui et ses amis. Merline se demande si les images qu'elle contemple depuis plusieurs mois sur internet ou dans les brochures s'avèreront conformes à la réalité qui l'attend. Le lieu se veut spectaculaire... Apparemment il en met plein la vue à tous les gens qui s'y rendent. La Bourse connut un krach inoubliable en 1929 et les travaux de Thoreau Heights durent prendre une longue pause. Le magnat se lança d'un promontoire derrière l'hôtel, désespéré, ruiné, et le bâtiment, racheté par un groupe anonyme, ne fut véritablement terminé qu'en 1939... Les évaluateurs sur les sites touristiques semblent unanimes : l'endroit est, malgré ses débuts funestes, un paradis. Un immense jardin donne sur la mer et la falaise abrupte de Thoreau Heights que mille et un photographes, amateurs ou non, ont reproduites à qui mieux mieux. Une petite plage un peu plus loin avec une grande jetée, vers laquelle on se rend par un chemin aménagé et balisé, fait les délices de ceux et celles qui préfèrent les lieux moins grandioses.

Merline appréciera la région, elle n'en doute pas. Il ne peut en être autrement. Néanmoins, elle ne parvient pas à se réjouir pleinement de tout le chemin qu'elle a parcouru aujourd'hui depuis Québec et de tous les plans qu'elle a échafaudés depuis Noël dernier. Dans

cinquante minutes, elle se retrouvera étourdie et perplexe, à la clinique tenue par Clarissa Gardner, Eva Maria et Josef Lauer, les trois sommités médicales qui se sont installées là, dans l'est des États-Unis, après des années en Suisse passées à accompagner les patients à travers les souffrances occasionnées par la fin de vie. Non ! Merline ne peut pas tout à fait se féliciter d'arriver à bon port. Elle songe à la splendeur de cette lumière violette si particulière. Elle ressent son désir avide de foutre sans crier gare la voiture dans le fossé, quand tout à coup, des images mélancoliques d'un rêve déjà ancien lui reviennent, des images qui l'ont précisément menée par un soir trop doux de la fin du mois de juin, ici, sur cette petite route, perchée entre le ciel et la mer. En songe, elle se trouvait justement dans un véhicule, sa vieille Jeep bleue, celle dont elle s'était débarrassée en 2007. Après bien des tacots, elle a opté pour cette voiture toute rutilante de blanc dans la lumière du crépuscule, cette voiture lumineuse qu'elle traîne depuis quelques années sur les routes cabossées du continent. Dans le rêve qui l'accompagne en lui revenant très net, elle conduit sa Jeep à travers un État de la côte est. Voilà des heures et des heures qu'elle avale les kilomètres. La similitude entre la situation présente et son pressentiment nocturne la frappe. Je voudrais me reposer, me mettre sur le bas-côté et faire une sieste, a-t-elle pensé

en songe. Mais je ne peux pas. Je dois continuer, sans savoir ce qui m'empêche un moment de répit.

Merline sort de ses troublants souvenirs. À côté d'elle, sa sœur si maigre change de position, en faisant crisser légèrement le siège en cuir du passager. La bouche de Rose vient d'esquisser une grimace de douleur, mais son corps tente de préserver le sommeil dans lequel elle se trouve. Il essaie de la protéger, sachant ce qui l'attend... Un peu plus tôt, la petite sœur de Merline s'est assoupie. L'air du climatiseur chatouille ses yeux de temps à autre. L'oreiller en gel que Léonie a tranquillement calé sous la tête frêle de Rose semble savoir s'adapter aux contorsions de son cou d'oisillon. Merline sourit tristement en jetant un autre coup d'œil sur le visage livide de sa sœur. Quarante-neuf ans! Et Rose a l'air de Maman juste avant la fin. J'espère qu'elle n'ouvrira les yeux qu'arrivée à Thoreau Heights. C'est ce que se dit Merline.

Et en fait, elle souhaite que Rose ne se réveille pas. Jamais. Ce serait beaucoup mieux. Le repas ingurgité rapidement à Gourman à dix-huit heures s'est résumé à une soupe poulet et nouilles beaucoup trop salée pour la malade à la diète. Mais il lui a permis de s'assoupir dès que la voiture a démarré. Elle semble si fragile ainsi dans la lumière vacillante et pourtant narquoise. C'est la petite sœur de mon enfance. Ma sœur vieillie,

ma sœur, se répète Merline. Le visage de Rose paraît détendu. S'est effacée de son front toute inquiétude de l'avenir, toute souffrance trop évidente du présent. Que je voudrais lui épargner les prochains jours, tout arrêter là! C'est ce que Merline pense.

Cependant son rêve la taraude alors qu'elle déchiffre une pancarte lui indiquant qu'elle, Rose et ses deux autres sœurs se trouvent bel et bien à Trafalgar. Toujours des noms trop chargés d'une histoire dont les lieux ne sont pas à la hauteur... Voilà ce que sont les patronymes des villes et des régions sur ce continent. Mais elle continue de préférer l'Amérique à l'Europe. Sans aucun doute! Maman, quand nous étions enfants, entretenait une telle nostalgie pour ce territoire nord-américain. Cela agaçait Papa. « Tu n'as qu'à retourner là-bas, dans ton trou », hurlait-il. C'est ce qu'elle a fait! Avec ses filles. Et pour Merline, ce fut un éblouissement. Le Québec, l'Amérique du Nord...

La lumière devient plus obscure tout à coup et les phares s'allument d'eux-mêmes. Fausse alerte... Voici que le soleil réapparaît encore, inextinguible au moment où la route dessine un coude qui la sort du gris qui l'engloutissait. Le GPS prévoit encore vingt-quatre minutes de route. Et il se trompe rarement. Merline continue donc... Malgré elle, elle se retrouve happée par les images successives de ce rêve fait juste après Noël, lorsqu'elle se

doutait bien que Rose vivait ses dernières fêtes de fin d'année : elle roulait au volant de la Jeep bleue, la route s'arrêtait net ou plutôt elle avançait directement dans la mer, dessinant dans l'eau une voie maritime secrète et improbable. Merline comprenait vite que la voiture ne pouvait plus continuer sa trajectoire vers l'avant sans sombrer dans l'océan. Elle était envahie par la peur. Cependant elle trouvait en elle une foi insensée : la mer deviendrait un chemin pour sa voiture obstinée. Merline ne pouvait reculer.

Trafalgar apparaît déjà dans le rétroviseur de la Jeep blanche... Ce n'était qu'un petit village insignifiant, un peu moche, comme il y en a tant sur la route... Nelson, la victoire britannique et l'armada espagnole n'ont rien en commun avec ce lieu qui ne mérite pas que l'on s'y attarde. Merline ne saisit pas pourquoi les touristes proclament avec autant de conviction que la côte est américaine est une région tout à fait magnifique... Il faut, pour dire cela, faire fi des villages. Le bord de mer, les montagnes ici sont splendides, mais les petits bourgs que la voiture traverse lui semblent bien déprimants, malgré cette lumière somptueuse de la fin juin. Brutalement, les temps se chevauchent à nouveau. Rose dort et Merline au volant conduit simultanément deux Jeeps qui se dirigent vers la mer. L'une va vers Thoreau Heights un soir de juin tandis

que l'autre s'engouffre dans la mer, à travers un rêve fait six mois plus tôt.

L'océan accueille Merline... Au présent comme au passé. Dans mon rêve, il aurait fallu que je freine. Je ne pouvais le faire. Abandonner ma course folle vers l'avant m'était impossible... Une voix en moi m'exhortait à continuer. C'est peut-être cette voix que Merline entend sur la route du Maine, avec Rose à ses côtés, assoupie, et Léonie et Alexandrine qui ne bronchent pas derrière, impatientes d'arriver. Cette petite voix qui en elle toujours l'appelle à persévérer, même dans l'erreur. Est-ce vraiment une bonne idée que cette expédition ? Va savoir. Les sœurs n'ont rien trouvé de mieux à offrir à Rose. C'est aussi bête que cela.

Entre Trafalgar et Queens, les deux sœurs aînées de Merline gardent l'œil bien ouvert, malgré cette journée en voiture qui n'en finit pas. Léonie voudrait boudier un peu même si ce n'est pas le moment. Les métamorphoses de la lumière l'agacent, et les cahots de la route la secouent trop violemment. Mais elle se tait. Derrière Merline, l'aînée des sœurs Leroy contorsionne son visage de manière à ce que la conductrice l'aperçoive chaque fois qu'elle regarde dans le rétroviseur. Son expression exagérée, presque clownesque, tient à faire part de sa désapprobation envers la conduite si américaine de sa sœur. Depuis Québec, le matin,

Léonie n'a cessé d'émettre des commentaires à la fois drôles et acerbes sur la manière qu'a Merline de jouer du volant. Que de remontrances... Vers Concord, Léonie a même comparé Merline à leur père et ce ne pouvait être un compliment. Elle a bien dû répéter une demi-douzaine de fois qu'elle aurait aimé prendre la place de la chauffeure, malgré le décalage horaire encore difficile pour elle. Si seulement les Canadiens et les Américains avaient eu le bon sens de conduire à gauche. Voilà vingt-six ans qu'elle vit en Australie, à Newcastle, à deux heures de Sydney, et il lui semble inimaginable de se réhabituer à la conduite à droite... Puisque Rose dort, Léonie a enfin la délicatesse de se taire. Cependant, comme une enfant, elle continue à parfaire ses rictus et simagrées très appuyées que la lumière faiblissante rend (heureusement pour Merline) de plus en plus imperceptibles.

À l'autre bout de la banquette arrière, juste derrière Rose, Alexandrine contemple le paysage avec intérêt. Elle se sent très fatiguée. Sans raison après tout. Elle a passé des jours dans l'appartement de Saint-Roch à ne penser à rien, à dormir et à vivre au rythme de Rose. Alexandrine fait souvent la navette entre le Québec et New York, où elle s'est installée en 2000. Mais elle connaît peu cette région qu'est la côte Atlantique, car elle tâche toujours de traverser le plus rapidement pos-

sible le grand territoire qui sépare son appartement de Tribeca du Mile-End où vivait Rose et où les trois sœurs restées en Amérique se retrouvaient toujours avant la maladie. Oui, avant... Maintenant il faut aller jusqu'à Québec, dans le quartier Saint-Roch qu'Alexandrine n'apprécie guère, ce qui fait rire ses sœurs. Mais Merline est adorable d'avoir accueilli Rose chez elle. Alexandrine prend donc un air perplexe devant ce monde inconnu qu'est la côte est des États-Unis. Elle découvre cette région trop tard et cela sera dorénavant associé à ces moments tragiques partagés avec Rose. Elle ne sait pas si elle devrait se réjouir du bonheur de cette découverte ou simplement accepter qu'elle a bien agi en ne foutant jamais les pieds par ici, dans ces contrées du bout du monde.

C'était peut-être l'Atlantique... Cet Atlantique que Merline aperçoit maintenant en cette soirée de juin, de temps à autre à un tournant de la route et dans lequel, au sein de son rêve déjà ancien, la Jeep bleue s'engloutissait. Peut-être que... Oui en effet, elle allait vers l'Atlantique, comme elle le fait maintenant, et elle entrevoyait par le pare-brise embué un bout de terre au loin, une île en fait. De cette île, elle était séparée par une étendue d'eau profonde dans laquelle d'autres voitures juste devant elle disparaissaient. Cette île avait été jadis reliée à la terre, mais vraisemblablement la mer

couvrait le passage entre les deux lieux. Plus moyen d'y arriver : noyade inévitable, malgré la détermination à aller jusqu'au bout que possédait Merline dans son rêve. Cette force demeure intacte. Elle le sent. La voiture était attirée par le bras de mer... Merline s'était réveillée alors que la Jeep coulait à pic. En elle, après son réveil, avait longtemps persisté, malgré les images de son engloutissement dans les eaux, l'idée qu'elle allait se retrouver sur la terre ferme, de l'autre côté de l'eau, au bout du continent (mais est-ce encore lui, là-bas, si loin ?), saine et sauve.

Le matin de ce rêve étrange, s'étouffant dans l'eau imaginaire qui envahissait ses poumons, Merline avait pensé à des moments passés en famille au Mont-Saint-Michel. Son père, quand elle avait huit ans, les avait amenées là, sa mère, ses sœurs et elle. Elle se rappelait sa peur de ne pouvoir revenir sur la terre ferme, après une journée occupée à flâner dans les rues de la citadelle. Le matin, sa mère avait acheté une petite toupie en bois, avec laquelle Merline avait joué longtemps sur la terrasse d'un restaurant. Sa tante Agnès, la sœur de son père, avait voulu lui faire goûter aux bigorneaux, mais elle avait obstinément refusé de se laisser tenter, malgré les exclamations de ses sœurs aînées qui lui répétaient en chœur : « C'est délicieux, les bigorneaux. Tu ne veux pas goûter ? Tu es un bébé, Merline, un bébé. » Il y avait

de la joie dans l'air cet après-midi-là. Rose était sur les genoux de sa maman, qui lui caressait le cou. Tout à coup, tante Agnès avait décidé du départ. Au Mont-Saint-Michel, dans les années 1970, avant la passerelle, la marée inondait selon son bon vouloir les alentours, laissant l'abbaye sur son îlot rocheux, isolée du monde. « À la vitesse du galop du cheval, avait dit tante Agnès, la marée recouvre tout, à la vitesse du galop du cheval, tu imagines ? » Merline ne se souvient plus très bien de ce qui s'était passé. Elle sait seulement qu'elle n'avait plus joué avec sa toupie. Elle avait eu très peur d'être noyée sur le chemin du retour, de se voir engloutie par les eaux, à la vitesse du galop du cheval : cataclap, cataclap ! Voilà que la mort approche de manière arbitraire, et on se noie : glou, glou ! Ou alors on rejoint la terre, sans savoir comment, par miracle.

Juste après ce rêve de noyade, juste après ce qui, elle le savait, serait le dernier Noël de Rose, Merline avait décidé d'amener, dès qu'on sentirait la fin, sa sœur malade à la clinique de la docteure Gardner sise au cœur des montagnes dites pelées et donc adossée au mont Thoreau. Merline était déjà venue passer un automne et un hiver dans la région sur les traces de l'écrivain naturaliste américain, Henry David Thoreau, quand elle avait eu besoin de quitter un temps la ville de Québec, où elle vivait à l'époque dans l'espoir d'un

miraculeux appel pour un rôle. La région lui avait alors paru heureuse. Oui, heureuse.

L'aube n'était pas encore à ses côtés au moment du réveil abrupt qui avait décidé de la fin de son songe, mais dans les jours qui avaient suivi, Merline, accompagnée par le sentiment étrange de cet engloutissement bien-faisant dans la mer, avait trouvé en elle une force que le désespoir de l'automne précédent avait suspendue.

Certaines images du rêve lui avaient semblé offrir une solution à ses angoisses. Rose avait passé des mois terribles à Québec, chez sa sœur. Octobre, novembre, décembre avaient vu s'accumuler les défaites de son corps déglingué et Merline s'était sentie si désemparée.

Quand le jour était apparu, baignant encore dans le bien-être qu'avait apporté le rêve de l'engloutissement, Merline avait parlé à Rose et lui avait proposé un plan. La malade Rose, la petite Rose Sélavy, comme la sur-nommait tout enfant sa maman artiste, en était ravie. Sa voix tout à coup avait repris une ampleur qu'elle avait perdue: «Enfin tu acceptes... Tu m'entends! À la bonne heure! Tu me secondes. Il t'en a fallu du temps... Oui, pensons à la fin, je serai bientôt à bout et la brochure de cette clinique est en effet très prometteuse.» Merline avait immédiatement communiqué avec ses deux autres sœurs. Elles feraient ensemble ce qu'il fallait faire. Rien de plus. Rien de moins.

C'est ainsi que le périple vers Thoreau Heights a été décidé le 26 décembre dernier, il y a tout juste six mois... À partir d'un rêve crypté de noyade insensée et d'un sentiment de foi en l'impossible. Il a fallu un songe dans lequel la fin, le salut et un grand saut dans le vide s'enlaçaient amoureusement, pour que Merline accepte la disparition de Rose. Et c'est ce rêve à la fois heureux et terrible qui revient à Merline sur la route vers Thoreau Heights, alors que Rose reste assoupie, oubliant un instant peut-être le but de son voyage.